

PSYCHIKO

Paul Nirvanas



**AUX ORIGINES
DU POLAR GREC**

C

am
bou
rakis

PSYCHIKO

Paul Nirvanas

TRADUIT DU GREC PAR LOÏC MARCOU



C
am
bou
rakis

Ce texte a paru pour la première fois en France
aux éditions Mirobole en 2016.

Titre original :
Το Έγκλημα του Ψυχικού

© Éditions Cambourakis, 2021
pour la traduction française.

PROLOGUE

Sous de gros titres en gras et en capitales, les éditions matinales des journaux du 13 août 191... annonçaient une terrible nouvelle à la une :

« Dans la nuit d'avant-hier à hier, un crime ignoble a été commis dans le faubourg de Psychiko. D'après nos informations, ce meurtre met en émoi la société athénienne, celle-ci n'étant guère habituée à ce type de violence. Des ouvriers se trouvant par hasard sur le lieu du crime ont découvert hier midi le cadavre d'une jeune femme gisant au fond d'un petit ravin. La dépouille de la victime était couverte de pierres, manifestement utilisées par les malfaiteurs pour dissimuler leur forfait. Apeurés, les ouvriers ont aussitôt averti le commissariat le plus proche. Les responsables de la police et de la justice ainsi que le médecin légiste du parquet n'ont pas tardé à se rendre sur les lieux. Après un premier examen du corps, les autorités policières et judiciaires ont certifié les éléments suivants.

Tout indique que le meurtre a été commis hier matin, peu après minuit. La victime, une

magnifique jeune femme de bonne famille, dont le visage portait de légères traces de petite vérole, a été grièvement blessée au cœur au moyen d'un instrument tranchant. D'après le médecin légiste, la mort a été provoquée par arme blanche. Le corps de la victime comportait aussi des blessures superficielles à divers endroits ainsi que des égratignures au visage et aux mains, suggérant qu'une lutte a eu lieu entre la victime et ses bourreaux, vraisemblablement plusieurs individus. Après avoir passé les lieux au peigne fin, les policiers ont repéré près du corps le sac à main de la jeune femme, contenant en billets et en petite monnaie la somme de trente-sept drachmes et quatre-vingt-cinq centimes. Ils ont aussi trouvé une petite montre en or, un foulard sans marque, des accessoires de maquillage ainsi qu'une carte postale vierge, mais aucun élément attestant l'identité de la victime.

La découverte de l'argent et de la montre de la défunte suggère que le mobile du vol doit être écarté. La police et la justice sont en revanche portées à croire qu'il s'agirait d'un crime passionnel. Après avoir passé la soirée dans des salons de la bonne société athénienne, la malheureuse se serait laissé conduire par son amant sur le théâtre du crime au motif spécieux de faire une promenade. Cette hypothèse est corroborée par le fait que la nuit du meurtre — une belle et chaude nuit d'été —, l'endroit était baigné par la pleine lune. Résistant visiblement aux appétits dépravés de son amant, sans doute un jeune débauché issu lui aussi d'une famille

aristocratique, la pauvre fille aurait suscité la colère de ce dernier, qui n'aurait pas hésité à passer à l'acte. Il n'est pas non plus exclu que, pour une affaire de jalousie, l'amant éconduit ait attiré la jeune femme dans cet endroit reculé au motif de faire une ultime promenade. Il aurait alors commis son geste criminel, prémédité de longue date, avec la certitude qu'un voile de mystère envelopperait son acte monstrueux.

Un de nos journalistes s'est aussitôt rendu sur les lieux et a mené son enquête. Publiée dans notre édition de demain, cette investigation constitue un succès éclatant pour notre journal, qui ne ménage aucun effort pour satisfaire ses lecteurs. L'article de notre correspondant s'accompagnera d'une série de photos qu'il a réussi à prendre sur place. Montrant la dépouille à l'endroit où celle-ci a été retrouvée, ainsi que d'autres détails liés au meurtre, ces photos seront publiées dans notre édition de demain.

L'affaire a été prise en charge par un juge d'instruction », etc., etc.

Le lendemain matin, aucune lumière n'étant venue entre-temps éclairer cette affaire, le journal qui avait promis à ses lecteurs une description détaillée du crime avait effectivement publié à la une un article en trois colonnes de son reporter. Le journaliste avait fort bien décrit le théâtre du crime, la nuit de pleine lune, les salons athéniens où les deux jeunes gens s'étaient « visiblement » amusés et bien d'autres choses encore. Outre ces informations capitales, le reporter avait cité

deux témoignages essentiels : le premier lui avait été fourni par un laitier qu'il avait rencontré par hasard, alors que celui-ci rentrait de sa tournée matinale ; le second par un cordonnier qui s'était approché des lieux pour observer ce qui se passait quand les forces de l'ordre se trouvaient là. Et les deux « témoins », quoique ne sachant rien de l'affaire, avaient donné des informations de premier ordre. Le bel et captivant article s'ornait des photos que le reporter avait réussi à prendre. L'une d'elles représentait la dépouille de la victime à l'endroit où elle avait été retrouvée. On ne pouvait distinguer son visage car la pellicule photographique n'avait pas été développée dans l'obscurité totale ; en revanche, on voyait bien ses chaussures aux talons usés. Une autre montrait le sac à main de la jeune femme ; une autre encore, un arbuste dont les feuilles étaient couvertes du sang de la victime : on ne voyait pas le sang sur la photo mais on pouvait aisément le deviner. La dernière représentait un tas de cailloux et était accompagnée de la légende : « Les pierres retrouvées sur le cadavre de la malheureuse ».

Même si cet article était édifiant, il comportait à l'évidence des zones d'ombre : les auteurs du crime étaient-ils vraiment plusieurs, puisqu'il était question d'« un couple d'amoureux qui avait effectué une promenade romantique » ? La victime était-elle réellement « très belle » puisque son visage était grêlé par la petite vérole ? Appartenait-elle assurément à « une famille fortunée et aristocratique » puisqu'elle portait de vieilles chaussures aux talons usés (et autres

questions du même acabit) ? Malgré tout, les lecteurs du journal avaient réussi à se faire une idée très claire des moindres détails du crime, comme s'ils étaient eux-mêmes sur les lieux au moment du meurtre.

Les autorités eurent beau certifier qu'elles mettraient la main sur les coupables dans la journée, vingt-quatre heures s'écoulèrent sans apporter de résultat tangible. Arrêtés dans un premier temps, certains suspects furent relâchés faute de preuves : c'étaient tous des individus au-dessus de tout soupçon n'ayant eu aucun mal à produire un alibi. Les journaux avaient pourtant publié leur photo à la une en précisant qu'il s'agissait d'individus dépravés. Heureusement pour ces derniers, les photos parues dans la presse leur ressemblaient si peu que même leurs proches crurent à une homonymie. Mais le plus extraordinaire était que nul ne s'était présenté pour reconnaître le corps de « la jeune aristocrate », alors que celui-ci avait été exposé à la morgue durant deux journées entières. Les familles de la bonne société athénienne avaient fait le décompte de leurs filles et aucune n'avait manqué à l'appel. En somme, le mystère restait entier.

Pourtant, les journaux, qui, en raison de la saison estivale, manquaient cruellement d'informations à donner aux lecteurs, consacraient encore des pages entières au crime de Psychiko, qui était alors sur toutes les lèvres. Mais il était clair que ce meurtre n'allait pas tarder à connaître le sort des autres crimes jamais résolus en Grèce, au même titre que l'affaire du cadavre sans tête ou celle des trois boulangers du Pirée.

1

COMMENT NIKOS
MOLOCHANTHIS SUIT L'AFFAIRE
DE PSYCHIKO

Par un beau matin de la mi-septembre, dans une petite chambre située au quatrième étage de l'hôtel Le Paradis, un jeune homme venait d'ouvrir ses grands yeux d'un bleu délavé. Il était âgé de vingt-trois ans, pas plus. Blond, fluet, il avait le teint blême et les yeux caves, comme s'il se remettait d'une grave maladie. Il sonna à toute volée la clochette de service et un groom ne tarda pas à se présenter à sa porte, une bouteille de lait à la main et une pile de journaux sous le bras.

– Michalis, m'as-tu acheté tous les journaux, ainsi que je te l'avais demandé ? demanda Nikos Molochanthis.

– Oui, monsieur Nikos, répondit le groom.

– Parlent-ils du crime ? As-tu lu quelque chose sur l'affaire ?

– Je n'en ai guère eu le temps, monsieur Nikos, mais ça fait déjà plusieurs jours qu'ils n'écrivent plus rien sur la question. Vous dépensez votre argent en vain. Même *L'Écho libre* qui faisait ses gros titres sur le meurtre n'en parle plus du tout. Le crime de Psychiko est tombé aux oubliettes.

Le jeune homme, qui venait de se redresser d'un bond dans son lit, ne put réprimer un mouvement de satisfaction provoqué, à l'évidence, par les dernières paroles du groom.

– Michalis, d'après toi, le crime de Psychiko est donc définitivement oublié ? demanda-t-il.

– Une affaire chasse l'autre, monsieur Nikos : celle de Psychiko, c'est déjà du passé !

– Tu penses que la police ne mettra pas la main sur les coupables ?

– Bien sûr que non !

– Et pourquoi, d'après toi ?

– Monsieur Nikos, vous n'avez donc pas lu ce que les journaux ont écrit le premier jour ? « La police s'est lancée sur la trace des assassins. » Attendez, je ne sais pas si je dis ça comme il faut. Ah ! oui, ils ont aussi écrit : « L'arrestation des coupables est attendue d'un moment à l'autre... » Vous n'avez vraiment pas lu la presse ?

– Sois plus clair et dis-moi ce que tu entends par là.

– J'entends par là que si on lit une chose pareille dans les journaux, c'est mauvais signe : ça veut dire que les coupables ont pris la poudre d'escampette et que la police n'est pas près de leur mettre la main au collet. Dommage pour la victime !

Nikos Molochanthis se mit à rire. Pourtant, il était difficile de savoir si son accès de bonne humeur était provoqué par la naïveté de Michalis ou par la satisfaction d'entendre que les criminels avaient échappé aux enquêteurs.

– Monsieur désire autre chose ? demanda le groom en lui lançant un regard torve.

– Non, Michalis, je te remercie. Je vais m'habiller pour sortir.

Après avoir jeté un coup d'œil à la presse du jour sans prêter attention à la moindre information, Nikos prit un vieux journal qui traînait dans un tiroir de sa commode : c'était un exemplaire de *L'Écho libre* publié le lendemain du crime. Après avoir épluché de nouveau tous les articles écrits sur l'affaire de Psychiko, il rangea le périodique et commença à s'habiller. « Il me semble que Michalis a raison, dit-il à voix haute, comme s'il s'adressait à un interlocuteur imaginaire. La police a vraiment perdu la trace des criminels. »

Une fois vêtu, il ne tarda pas à dialoguer de nouveau avec lui-même, comme cela lui arrivait souvent. « Le moment est-il venu ou faut-il attendre encore un peu ? Voyons ce qu'en pense Stéphanos. »

Molochanthis attrapa son chapeau et sortit précipitamment de sa chambre.

Au même moment, près du buffet de la salle à manger, Michalis et un autre groom tenaient le dialogue suivant :

– Il ne me plaît pas trop, le jeune homme de la 14.

– Que veux-tu dire ?

– Donne-moi plutôt ton avis : tu te souviens s'il était dans sa chambre le soir du crime ?

– Ne me dis quand même pas que ce blanc-bec serait le meurtrier de Psychiko ?

– Je ne sais pas s'il est ou non l'assassin. Personnellement, je n'en mettrais pas ma tête à couper mais je le soupçonne d'être mêlé d'une manière ou d'une autre à cette sale affaire. Écoute un peu...

Et Michalis rapporta à son collègue la conversation

qu'il venait d'avoir avec le jeune homme de la chambre n° 14.

– Tu ne penses quand même pas que ce gringalet serait capable de... ? lui demanda l'autre.

– Tout est possible, mon cher, en ce bas monde. Si tu avais vu sa joie quand je lui ai annoncé que l'affaire était tombée aux oubliettes. Pourquoi avoir manifesté un tel enthousiasme ? Hein, tu peux me le dire ? Bref, il faut avoir ce lascar à l'œil. On ne perd rien à...

L'autre secoua la tête en signe de dénégation.

– Eh là, doucement ! Tu cherches vraiment à avoir maille à partir avec la justice ? Qu'est-ce que ça peut bien nous faire ? La défunte était-elle notre sœur ou notre cousine ? Pourquoi causer du tort à quelqu'un même s'il est comme tu dis qu'il est ? Si c'était un scélérat dont la tête était mise à prix et qu'il s'agissait de toucher une prime, je ne dis pas. Mais là, tu cherches des problèmes gratuits, tu ne crois pas ?

Michalis n'avait bien sûr pas pour objectif de s'attirer des ennuis – il n'avait, en fin de compte, aucune preuve de ce qu'il avançait – mais personne ne pouvait lui ôter de la tête que le jeune homme de la 14 était lié à cette histoire.

– Comme tu veux... dit-il à son compère, mais tu te souviendras de ce que je t'ai dit.

Et sans révéler ses soupçons à personne, il prit la décision de surveiller tout seul l'occupant de la 14.

– On ne me la fait pas, à moi... Tiens-le-toi pour dit ! déclara-t-il à son collègue avant d'aller faire le ménage dans les chambres.